

où, emporté lui-même par l'ouragan, qu'il avait soulevé, du sein de son île déserte, il tourna ses regards vers Notre-Dame... et, pensant alors au sacre, à Pie VII, au 2 décembre, il s'écria, avec une indicible émotion : « Ah ! c'était un beau jour que celui-là !... »

XXIV

Leva oculos tuos in circuitu, et vide.

Portez vos regards autour de vous, et voyez.

Quand le Christ expira sur l'arbre de la croix, il portait encore, sur la tête, la couronne d'épines, que les soldats lui avaient mise par dérision.

De bonne heure, le chevet de nos églises chrétiennes a été entouré de chapelles rayonnantes, qui rappellent ce diadème de sang.

La principale de ces chapelles absidales, est ordinairement consacrée à la Vierge Marie, sous le titre de : Notre-Dame des Sept Douleurs.

Cela devait être.

Marie n'était-elle pas debout sur le Calvaire, à côté de la croix de son Fils ?

N'est-ce pas là, que s'accomplissait la prophétie du saint vieillard Siméon, et que son âme fut transpercée d'un glaive de douleurs ? *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius !*

N'est-ce pas là, encore, qu'elle pouvait dire avec

son Fils : « Voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! »

Ah ! toute mère a son calvaire ici-bas ! Heureuse celle, qui, à cette heure d'angoisse, sait tourner ses regards vers le Christ mourant sur la croix !

Si la chapelle absidale est la perle de ce diadème, qui couronne le chevet de Notre-Dame, les autres pierres précieuses, je veux dire les autres chapelles, ne sont pas indignes d'elle. Parcourons-les rapidement, en déposant au pied de chaque autel, un vœu et une prière.

Vous voyez groupés, dans une céleste guirlande, à droite et à gauche de la Vierge Marie, les plus illustres personnages ;

S. Marcel, neuvième évêque de Paris. Il tient la houlette pastorale, et met en fuite un dragon : l'idolâtrie, sans doute, et les passions humaines :

S. Georges, l'illustre martyr de la Capadoce. De sa lance, il défend la foi et combat le dragon de l'erreur ;

S. Louis, ce roi vaillant, ce preux chevalier, dont le nom seul est plus éloquent que toutes les paroles ;

S. Guillaume et S. Pierre de Luxembourg, que leurs grandes vertus ont rendus populaires de leur temps, au milieu de vous !

A côté d'eux, voici : S. Germain, évêque de

Paris. Son souvenir est vivant dans cette capitale ; il ne sortait jamais, sans porter avec lui une image de la Mère de Dieu ;

Ste Marie-Magdeleine : la pureté qui renaît de ses cendres ; celle à qui il fut beaucoup pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Saluons ici le vainqueur des Sarrasins, S. Ferdinand d'Espagne, fils d'une reine illustre, et père d'une reine plus illustre encore. La Castille garde, avec vénération, la statue de la Vierge Marie, qu'il portait partout avec lui, dans les combats.

Inclinons-nous enfin devant le héros de la charité, S. Martin, et devant le glorieux athlète du Christ, S. Denys de l'Aréopage....

Avec ces noms célèbres, vous avez les noms des chapelles absidales, cette *théorie* chrétienne qui se dirige, au nom de la foi, vers Notre-Dame des Sept Douleurs.

C'est aussi le dogme de la communion des saints, écrit avec des pierres ; le culte des saints, prêché par le monument.

Ah ! quel élément nouveau apporté dans l'histoire de l'humanité, par ces hommes à part, qu'on nomme les saints ! Depuis l'époque du Christ jusqu'à l'heure actuelle, est-il possible de faire l'histoire vraie d'un peuple ou d'un pays, sans compter avec eux ? Leur vie d'abnégation et de charité, l'ascen-

dant de leur parole, de leurs exemples, l'autorité de leurs miracles, leur pouvoir surnaturel : tout cela pose mille questions à la raison humaine, qu'elle doit résoudre, si elle ne veut pas abdiquer. Et, pour les résoudre, que peut la raison sans le flambeau de la foi ?...

Au point de vue purement scientifique, les Bollandistes ont fait faire des pas de géant à la science historique, en suivant partout les traces de ces grands serviteurs de Dieu ; et, M. Guizot ne craint pas de dire, que leurs savantes recherches sont la source la plus autorisée de l'histoire réelle des peuples.

Ce culte des saints, si populaire chez nos aïeux du moyen-âge, est éminemment rationnel et légitime.

Pourquoi le chrétien ne proclamerait-il pas grand, celui en qui Dieu a fait de grandes choses ?

Pourquoi, être essentiellement imitateur, l'homme ne puiserait-il pas dans les exemples de ces héros chrétiens, un stimulant et une force, comme le firent Augustin et Ignace de Loyola ?

Pourquoi n'implorerions-nous pas le secours de ceux que Dieu a fait puissants pour nous secourir ?

Ces principes élémentaires sont si simples et si clairs, qu'ils s'imposent d'eux-mêmes.

Si Dieu a pu mettre dans un grain de sable, ou

dans un humble brin d'herbe, un principe de guérison et de salut corporel, ne peut-il pas attacher la même vertu, aux reliques et aux souvenirs de ses saints ? Et, s'il le peut, l'a-t-il fait ?... C'est à l'expérience à nous l'apprendre.

Un trait, entre mille, que je cite ici, parce qu'il est local et particulier à la Cité.

C'était en 1129. Une peste affreuse désolait Paris et la France entière. Ceux qui étaient frappés étaient en proie à un feu dévorant, qui les consumait vivants.

La science était impuissante, et demeurait muette, les bras croisés, devant le fléau. Le peuple chrétien comprit alors, que, lorsque les hommes ne peuvent plus rien, il faut s'adresser au Ciel. Des prières ferventes montèrent vers le trône de la Mère de Dieu. On sortit la châsse de Ste Geneviève ; on porta solennellement ses reliques dans les rues de la capitale. A mesure qu'elles passaient, les malades tombaient à genoux, et disaient : Madame Ste Geneviève, miséricorde ! Et ils se relevaient guéris.

Le fait est authentique. Le pape Innocent III, qui se trouvait alors en France, l'a consigné dans un écrit officiel, et une fête a été instituée par son ordre, pour perpétuer le souvenir de ce miracle.

Est-ce que Dieu, si cela lui plait, ne pourrait pas, aujourd'hui, renouveler les mêmes prodiges ?

Est-ce que la science, quelquefois, n'est pas muette, de nos jours, quand Dieu veut faire parler ses fléaux ? Vous savez ce qui se passait cet hiver encore, il y a à peine trois mois. Que faisait la science devant l'influenza ?... Quel mal y aurait-il, quand les hommes ne peuvent plus rien, de s'adresser aux amis de Dieu ?

Chez nos aïeux, non seulement chaque chrétien, mais encore chaque nation, chaque ville, chaque famille, avait son saint et son patron. Les corporations, qui se formèrent au XII^e siècle, voulurent aussi avoir le leur, et, avec leur patron, leur autel. Pour répondre à ces demandes si chrétiennes, on bâtit des chapelles entre les contreforts de la métropole ; on en éleva tout autour du chevet. Notre-Dame de Paris a compté jusqu'à 49 autels et 130 chapelains. Enfin, on construisit des oratoires dans tous les quartiers de Paris, pour satisfaire à toutes les dévotions.

Et, si la plupart de ces pieux monuments n'existent plus, les rues St-Honoré, St-André-des-Arts, St-Jacques, St-Pierre, St-Eustache, et tant d'autres, sont là pour nous dire ces grands souvenirs du passé.

On parle beaucoup aujourd'hui de la question ouvrière. Nos pères l'avaient résolue au pied des autels, et leur solution assura à la France des siècles de calme et de paix.

On comprenait alors que, lorsque maîtres et serviteurs, patrons et apprentis, s'étaient agenouillés l'un près de l'autre ; lorsqu'ils avaient invoqué le même protecteur céleste, et participé au même banquet sacré, les éléments de discorde devaient disparaître. Il ne restait dans le cœur ni haine, ni rivalité, ni antagonisme. La fraternité de l'autel amenait la fraternité de l'atelier. Que l'on cherche tant qu'on voudra, la solution est encore là, et n'est que là, je ne dis pas dans les corporations, mais dans la religion et le culte des saints...!

Que de suaves leçons partent de ces chapelles de Notre-Dame, et, en même temps, que de sujets de consolation !

Ministres du Seigneur, vous saluerez le grand évêque de Milan, dans son sanctuaire, et, agenouillés au pied de son autel, vous apprendrez de lui, ce que doit faire le bon pasteur aux heures de détresse.

Enfants chrétiens, vous viendrez à cette chapelle de Jésus enfant ; le Christ vous y attend ; il vous ouvre les bras de sa tendresse ; il vous enseignera comment on doit être soumis à ses parents.

Vous qui aimez les pauvres, vous vous inclinerez devant cette auguste image de S. Landry, le bienfaiteur des pauvres, ou devant celle de S. Vincent

de Paul, dont le nom est synonyme de charité et de dévouement.

Avant de partir pour les rives inhospitalières, intrépides ouvriers de la vigne du Seigneur, vous viendrez demander à François Xavier, cette flamme divine qui embrasait son âme, et son zèle pour le salut des infidèles.

Vous qui gagnez votre pain à la sueur de votre front, et à la force de vos bras, vous trouverez un appui, un modèle, un secours, dans cet illustre Patriarche de Nazareth, qui fut, toute sa vie, un modeste ouvrier.

Vierges chrétiennes, semblables à cette humble vierge de Nanterre, Ste Geneviève, votre prière sera continuelle, et, dans vos cœurs, brillera sans cesse la lampe ardente de la vertu et de la charité.

Mères chrétiennes, si la fortune vous favorise, vous irez demander à Ste Clotilde comment on doit user des richesses, et, si elle vous est contraire, Ste Anne vous dira comment on se sanctifie dans la pauvreté.

Pourrai-je t'oublier, glorieux chef du collège apostolique, Simon Pierre. Ah ! qui nous donnera ta foi et ton amour pour le Christ et une sainte docilité à tous tes enseignements !

Comment te chanterai-je, ô cœur sacré de mon Maître ! Puisse mon cœur, comme le tien, s'embra-

ser des vives et pures flammes, que tu as apportées à la terre !

Et vous, qui dormez du dernier sommeil dans le Seigneur, âmes chéries et vénérées, vous que le lieu d'expiation retient encore loin du sein de Dieu, nous penserons à vous. Nous viendrons à l'autel qui rappelle votre souvenir. Ah ! puissent nos larmes et nos prières adoucir la justice de Dieu, et vous ouvrir les portes du Ciel !

En vous parlant ainsi, j'ai fait connaître le présent, et les chapelles qui sont dans les contreforts de la métropole.

Cela est beau, cela est grand ! Mais qui nous rendra le passé ? Ces châsses de S. Eloy, de S. Marcel, de Ste Aure ? ces statues de S. Christophe, de Philippe-Auguste, de Philippe-le-Bel ? ces autels étincelants d'or et de pierreries ? ces majestueux tombeaux ?

Tenez, il me semble que tout revit à cette heure. Je vois la Cité debout ; de joyeuses fanfares retentissent ; l'orgue prélude en accords majestueux et puissants ; les corporations, bannières déployées, se pressent sous les voûtes de Notre-Dame ; les autels sont constellés de lumières et de fleurs ; les nombreuses confréries, qui reconnaissent S. Eloy pour patron, offrent leur *May* traditionnel à Marie, la grande patronne de cette métropole et de la

France entière. Une sublime acclamation s'élève.
Tout le Ciel se penche vers la terre, et la terre
chante : Hosanna au Christ ! Hosanna aux saints !
Hosanna à la Reine de tous les saints !

